

Une tête un peu plus massive, une puissance musculaire légèrement supérieure. Ce chat sauvage (*Felis silvestris silvestris*) affiche peu de différences avec son cousin domestique. Ce sont pourtant deux sous-espèces bien distinctes.

LE GRAND RETOUR du PETIT

FAUVE

On le croyait éteint en Allemagne, et sur le point de disparaître en France. Mais le chat forestier, espèce sauvage européenne, réapparaît peu à peu ces dernières années.


PAR VALÉRIE KUBIAK (TEXTE) ET KLAUS ECHLE / NATURE PICTURE LIBRARY (PHOTOS)



FAROUCHE, SOLITAIRE, IL GARDE SES DISTANCES AVEC L'HOMME

Le chat forestier n'a pas développé le même sens du confort que nos matous d'intérieur. Pas question de siestes douillettes au coin du feu pour ce robuste animal, parfaitement adapté au rude climat des forêts européennes. Grâce à sa fourrure touffue, ce mâle (à gauche) ne craint ni le froid, ni la neige, tombée ici en abondance près de Fribourg (sud-ouest de l'Allemagne). L'espèce affectionne les espaces boisés de moyenne montagne, comme ceux de la Puëlle Noire (à droite).





Pour comprendre d'où viennent les chats sauvages récemment réapparus en Allemagne, ces scientifiques se sont lancés dans une minutieuse enquête. Ici, une équipe a pris au piège un spécimen pour procéder à des analyses génétiques et tenter de déterminer son origine.

CHAQUE CAPTURE
APPORTE DE PRÉCIEUSES
INFORMATIONS

On a vu réapparaître le bout de ses moustaches il y a dix ans. En 2006 et 2007, des chasseurs ont découvert près de Fribourg, au sud-ouest de l'Allemagne, deux cadavres de chats victimes d'accident de la route. Intrigués par leur pelage, plus long et plus soyeux que celui du chat domestique, ils décidèrent de les emmener, pour analyse, au service de l'écologie de la faune sauvage du FVA (le centre de recherche forestière du Land de Bade-Wurtemberg). Là, l'autopsie révéla que non seulement la fourrure, mais aussi la longueur de leur intestin et leur volume crânien différaient de ceux de nos matous familiers. Après analyses génétiques, les scientifiques rendirent un verdict sans appel : les deux spécimens appartenaient à une sous-espèce de chat sauvage, le chat forestier ou *Felis silvestris silvestris*. «Ce fut un événement, car on croyait cet animal disparu d'Allemagne depuis plus d'un siècle», confie Stéphanie Kraft, l'une des chercheuses du FVA.

Jadis, ce félin peuplait pourtant la majeure partie de notre continent. «Sa présence y est attestée

depuis au moins 300 000 ans», précise Stéphanie Kraft. Le chat domestique, lui, est arrivé chez nous bien plus tard. Il est issu d'une autre sous-espèce, le chat sauvage d'Afrique du Nord (*Felis silvestris lybica*), apprivoisé il y a 8 000 à 9 000 ans en Égypte. Peu à peu, grâce notamment à l'expansion des civilisations grecque et romaine, il se répandit en Europe où on l'utilisait pour chasser les rongeurs. A partir du Moyen Âge, sa population s'y développa, tandis que celle des chats forestiers diminuait au rythme du déboisement. Si bien qu'à l'orée du XX^e siècle, cette dernière sous-espèce ne subsistait plus que dans de rares espaces forestiers.

Dans les années 1950, on chassait encore cet animal pour sa peau

Il fallut attendre les années 1950 pour qu'un zoologiste français, le professeur Bruno Condé, la sorte de l'ombre. L'un de ses anciens collaborateurs, François Léger, technicien de l'environnement auprès de l'ONCFS (Organisme national de la chasse et de la faune sauvage), se souvient. «A cette époque, on ne distinguait pas un chat forestier d'un chat domestique devenu errant. Les chats sauvages étaient chassés car on pen-

sait qu'ils se nourrissaient de gibiers précieux comme le lapin, le faisan ou la perdrix. On vendait même leurs peaux. Plusieurs milliers d'individus étaient ainsi tués chaque année.» Bruno Condé fut le premier à se demander si *Felis silvestris silvestris*, dont on trouvait des descriptions vieilles de plusieurs siècles, rôdait toujours dans nos sous-bois. Il mena un vaste programme d'étude et déterminait les critères de différenciation entre les deux sous-espèces (lire l'encadré page 120). Grâce à lui, on connaît bien aujourd'hui les habitudes de ce félin. Farouche et solitaire, il vit essentiellement la nuit, où il s'aventure dans les clairières et les prairies pour y chasser les petits rongeurs. Le jour, il se cache dans des souches d'arbres, des terriers ou des anfractuosités rocheuses et protège jalousement son territoire, y compris de ses congénères du même sexe. Sa taille et son poids sont équivalents à ceux du chat domestique (entre 3,5 et 5,5 kilos), même si, selon ses rares observateurs, il

ATTIRER, UNE HERBE EUPHORISANTE



La biologiste Stéphanie Kraft (en bonnet rouge) sort du sac de capture un mâle de bonne taille afin de procéder à des examens. Pour éviter de se faire griffer, elle le tient par la peau du cou, exactement comme le ferait un vétérinaire avec un chat domestique. Après avoir endormi l'animal, l'équipe procède à une prise de sang (photo de droite) pour analyser son ADN et détecter d'éventuels virus. Elle l'équipera aussi d'un collier émetteur avant de le relâcher.

UN TERRITOIRE QUI SE RÉDUIT
Autrefois présent sur la quasi-totalité du continent européen, *Felis silvestris silvestris* ne subsiste plus aujourd'hui que dans une poignée de zones forestières, représentées en marron sur cette carte. Le nombre d'individus de cette espèce reste encore difficile à évaluer.



dégage une impression de puissance et d'agilité supérieure.

S'il peut parfois se montrer agressif, *Felis silvestris silvestris* est loin d'être la «bête féroce» et «d'un naturel sanguinaire» que décrivaient les naturalistes du XIX^e siècle. Il apprécie particulièrement les massifs boisés de plaine ou de petite et moyenne montagne. C'est pourquoi, en France, il occupe tout le quart nord-est du pays. «Même si nous ne pouvons pas la dénombrier précisément, nous avons la plus belle population d'Europe, s'enorgueillit François Léger. Depuis l'Ain, elle s'étend jusqu'en Alsace et en Lorraine, en passant par la Franche-Comté, la Bourgogne et une grande partie de la Champagne-Ardenne. Elle se prolonge dans les Ardennes belges, dans les régions allemandes de Rhénanie-Palatinat et de la Sarre, au Luxembourg et en Suisse.» On trouve aussi le chat forestier dans les départements pyrénéens, où il constitue la frange des populations ibériques.

Mais sa présence en 2007 sur la rive droite du Rhin, dans le Bade-

Wurtemberg, avait de quoi étonner les chercheurs du FVA. «On se serait attendu à le trouver plus à l'est, dans les massifs de la Forêt-Noire, plutôt que dans cette vallée à forte densité agricole où les forêts sont fragmentées. Avait-il vécu caché dans cette région pendant des décennies ou était-il en train de la recoloniser depuis l'autre rive du Rhin, en Alsace ? Ces questions ont constitué la base de nos recherches», explique Sabrina Streif, une des responsables du projet.

Deux chatons retrouvés ont été surnommés Hänsel et Gretel

Afin d'estimer la population de *Felis silvestris silvestris*, les équipes du FVA ont déposé dans les bois longeant la vallée rhénane des bâtonnets enduits de valériane. Cette plante, aussi surnommée «herbe-aux-chats», attire les félins et suscite chez eux un état d'euphorie passagère. Si le piège fonctionne, les chats forestiers viennent ainsi s'y frotter frénétiquement... et les scientifiques n'ont plus qu'à recueillir les poils pour en analyser l'ADN. Grâce à

cette méthode, la présence régulière de l'espèce tout le long de la vallée du Rhin fut confirmée dès 2008. La même année, des promeneurs tombèrent nez à nez, en lisière de forêt, avec deux chatons abandonnés par leurs parents. «C'était la preuve qu'il y avait reproduction et que la population était en train de s'installer, se réjouit Sabrina Streif. Avant d'être relâchés dans la nature, les deux chatons ont fait la une de la presse qui les a surnommés Hänsel et Gretel, comme dans le conte.»

Les analyses réalisées de part et d'autre de la frontière révélèrent qu'il n'existait aucune différence entre les populations d'Alsace et du Bade-Wurtemberg. Autrement dit, le Rhin ne constituait pas une barrière infranchissable pour l'espèce. Pour mieux comprendre cette circulation, Stéphanie Kraft, du FVA, mit en place un projet de surveillance : «Entre 2010 et 2013, nous avons équipé 21 chats sauvages de colliers GPS pour observer leurs déplacements. Nous avons ainsi suivi une femelle qui a traversé le ●●●

UNE NOUVELLE MENACE : L'HYBRIDATION

●●● fleuve à la nage. Une autre a trouvé le moyen de passer sous l'échangeur de l'autoroute A5 pour gagner la Forêt-Noire.»

Mais pour un chat forestier qui trouve le passage, ce sont des dizaines chaque année qui meurent sur les routes. Le problème ne se pose pas seulement dans le Bade-Wurtemberg, mais aussi en Rhénanie-Palatinat – région frontalière de la Lorraine et de la Belgique – qui abrite un noyau important de populations, et, au centre du pays, dans les forêts de Thuringe. «En Allemagne, les

espaces boisés sont disséminés comme des flots au milieu d'un océan de champs, et ne sont pas assez vastes pour assurer la survie des populations», constate Mark Hoerstermann de l'ONG Bund. Cette filiale du réseau écologique mondial Les Amis de la Terre a initié en 2006 un grand projet intitulé «un réseau de sauvegarde pour le chat sauvage européen» : «Partant du constat que ces "petits tigres" ne s'aventurent jamais longtemps à découvert, notre but est de relier les forêts d'Allemagne pour constituer un corridor

écologique long de 20 000 kilomètres», explique Mark Hoerstermann. Cette initiative ambitieuse permettrait d'assurer la circulation du chat forestier et de bien d'autres espèces sauvages comme la martre, le loir ou le lynx.

Bund a déjà planté 16 000 arbres dans 11 régions, ce qui correspond à 750 kilomètres d'habitats connectés. «Nos premiers corridors ont été utilisés cinq ans après leur création. Les arbres ont encore besoin de temps pour grandir, et il faudra vingt autres années pour que notre objectif soit atteint. Mais déjà, on commence à détecter la présence d'individus dans des zones où ils étaient absents, comme en Bavière.» L'ambition de l'ONG serait d'établir un ou plusieurs corridors transfrontaliers avec la France et la Belgique. «Pour cela, il faudrait davantage d'organisations qui font du chat forestier leur priorité, ce qui n'est pas le cas pour l'instant.»

Si le voisin français ne semble pas aussi concerné que l'Allemagne par la préservation de ses chats sauvages, c'est que la situation y est bien différente. «Contrairement à l'Allemagne, la France a conservé de grands domaines forestiers qui ont permis le maintien de populations importantes, explique François Léger de l'ONCFS. Le quart nord-est constitue à lui seul une zone de 150 000 kilomètres carrés de forêts imbriquées dans laquelle le chat forestier peut circuler. Nous sommes en quelque sorte la nurserie de cette espèce.» Après la Première Guerre mondiale, les populations françaises du félin ont connu une importante croissance. Dans les zones de combat du nord-est de l'Hexagone, les terres agricoles furent en effet totalement déminéralisées et abandonnées à la forêt... permettant au chat forestier de prospérer. C'est d'ailleurs depuis cette région qu'il recolonisa la Belgique d'où il avait

presque disparu. Le statut d'espèce protégée dont il bénéficia partout en Europe à la fin des années 1970 contribua à renforcer son expansion. Depuis les années 1990, *Felis silvestris silvestris* commence à être aperçu dans des secteurs où on ne le connaissait pas ou plus. S'aventurant hors des forêts vosgiennes, il a colonisé les plaines d'Alsace et la région Rhénane pour ensuite, dans les années 2000, franchir le Rhin jusqu'au Bade-Wurtemberg. A partir de la Bourgogne, il progresse également vers le sud. «Ce qui favorise cette progression c'est la désertion des campagnes, souligne François Léger. De larges secteurs du Limousin, de l'Auvergne, voire de la région Rhône-Alpes ont été abandonnés par l'agriculture et se sont embroussaillés. La Dordogne, le Lot, ou l'Aveyron devraient bientôt voir un retour du félin.»

En France, bientôt un parc national pour mieux le préserver

Cette bonne santé du chat forestier en France pourrait n'être qu'apparente, et notre expert de l'ONCFS pointe de nouveaux enjeux : «On s'aperçoit que les habitats optimaux du chat forestier sont en train de disparaître», s'inquiète-t-il. En effet, «pour prospérer, ce petit félin a besoin de forêts associées à des prairies naturelles qui lui servent de terrain de chasse. C'est là qu'il trouve campagnols, rats taupiers et autres petits rongeurs constituant l'essentiel de son alimentation. Or, on abandonne de plus en plus l'élevage au profit



Pris en photo de nuit grâce à un déclencheur automatique installé par notre photographe, ces chatons et leur mère (à gauche) incarnent le renouveau d'une espèce. Ici, en Forêt-Noire, *Felis silvestris silvestris* a repointé le bout de son museau il y a dix ans. Sa population semble désormais viable, voire en augmentation, plusieurs naissances ayant été observées.

de la culture intensive des céréales.» L'Observatoire national de la biodiversité a en effet estimé que la prairie était le milieu naturel qui régressait le plus vite en France métropolitaine : entre 2000 et 2006, 13 583 hectares (soit deux fois et demie la superficie de Paris) ont ainsi été perdus.

La génétique a mis en lumière une autre menace pour l'espèce. Les analyses effectuées au début des années 2000 dans le cadre des enquêtes sur la répartition du chat forestier ont en effet permis d'identifier la présence d'hybrides, c'est-à-dire d'individus nés de l'accouplement entre chats domestiques et forestiers. S'il est possible de distinguer ces deux sous-espèces selon des critères morphologiques, il en va tout autrement des chats hybrides. Ceux-ci peuvent présenter toutes les caractéristiques physiques de *Felis silvestris silvestris* et se révéler génétiquement différents. Des lors, les chercheurs de l'ONCFS et le laboratoire de biométrie de l'université de Lyon 1 se sont associés pour tenter de déterminer si la colonisation récente de territoires était bien le signe d'une «bonne santé» des populations ou au contraire le résultat d'une augmentation du nombre de ces croisements.

«On ne sait pas encore aujourd'hui évaluer l'ampleur du phénomène, précise Sandrine Ruetter, chercheuse à l'ONCFS, cependant, il ne semble pas y avoir plus d'hybrides dans les zones nouvellement colonisées que dans celles où la population est

établie depuis longtemps.» Ce sont en revanche les effets indirects de l'hybridation qui inquiètent les chercheurs, notamment la transmission au chat forestier des deux maladies chroniques que sont le FIV (équivalent du Sida pour le chat) et la leucose féline. *Felis silvestris silvestris* étant une espèce très discrète, les prélèvements sont encore trop peu nombreux pour confirmer ces craintes. Pour Sandrine Ruetter, la seule façon de lutter contre ce phénomène est le contrôle et la stérilisation des populations de chats domestiques pour limiter le nombre des chats errants. Mais en attendant de régler ce problème, conclut-elle, «la conservation des milieux naturels, l'alternance de prairies et de forêts, restent encore la meilleure façon de préserver des populations denses et de limiter l'hybridation.»

En France, un des engagements issu du Grenelle de l'environnement de 2007 consiste en la mise en place d'une «trame verte et bleue», maillage destiné à assurer la continuité des espaces naturels. Un des projets phares issu de cette réflexion est la création, en 2017, du Parc national des forêts de Champagne et de Bourgogne, le onzième parc national français. Situé sur le plateau de Langres, au cœur des territoires occupés par *Felis silvestris silvestris*, il permettra d'assurer la préservation de plus de 2 000 kilomètres carrés de plaines et de forêts. Peut-être un espoir pour le chat forestier... ■

VALÉRIE KUBIAK



Chat forestier

COMMENT LE RECONNAÎTRE ?

Il est difficile de différencier à l'œil nu *Felis silvestris silvestris* de son cousin domestique. Même allure, même poids, même taille, mais quatre critères morphologiques permettent de l'identifier.

Le pelage. Plus touffu, de couleur fauve clair, la fourrure du chat forestier est parcourue d'une bande dorsale et de rayures latérales moins prononcées.

La queue. Marquée de 3 à 5 larges anneaux noirs, son bout est arrondi contrairement à celle du chat domestique qui se termine en pointe.

Le crâne. Notre compagnon domestique possède un volume crânien supérieur à celui du chat sauvage.

L'intestin. Sa longueur rapportée à celle du corps est plus importante chez le félin domestique. Bien entendu, seuls des examens post-mortem permettent de dévoiler les différences pour le crâne et l'intestin.



Chat domestique

Laetitia Schirmer

PEDIGREEE